

Aimer à en mourir

Au-delà des collines de Cristian Mungiu,
Roumanie-France-Belgique, 2012, 50 minutes

Jacques Kermabon

Numéro 158, septembre 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67652ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (2012). Compte rendu de [Aimer à en mourir / *Au-delà des collines* de Cristian Mungiu, Roumanie-France-Belgique, 2012, 50 minutes]. *24 images*, (158), 56–56.

Aimer à en mourir

par Jacques Kermabon



Palme d'or en 2007, *4 mois, 3 semaines, 2 jours* avait provoqué tout autant l'indignation de ceux qui s'opposent à l'avortement que celle des défenseurs de ce droit tellement Cristian Mungiu maintenait le fil de son récit sur une crête qui rendait impossible de connaître son point de vue sur la question. *Au-delà des collines* doit être perçu à cette aune. La chambre d'hôtel est remplacée par un monastère isolé et l'intrigue met en scène une opposition similaire entre un homme autoritaire et deux jeunes femmes. Alina et Voichita se sont aimées et la première arrive d'Allemagne pour emmener l'autre loin du monastère où elle est en passe de devenir religieuse. Hormis l'entrée en matière sur le quai d'une gare, une escapade au milieu du film et la toute dernière partie, nous demeurons dans cette enclave et suivons au plus près la vie de religieuses, de leur prêtre et leurs réactions à l'égard des perturbations provoquées par l'arrivée de cette amie très particulière.

Même si elle l'accueille dans sa chambre, Voichita résiste aux caresses d'Alina au prétexte que c'est de Dieu qu'elle est désormais éprise. Si on peut décrire les faits qui s'enchaînent, de mal en pis, le regard qui est porté sur eux ou, plus précisément, la mise en scène qui les orchestre, ne permet guère d'en démêler les effets et les causes. Alina, au lieu de partir, ce qui devient peu à peu le souhait d'une communauté religieuse assez vite dépassée, décide de demeurer, quoi qu'il lui en coûte, auprès de celle qu'elle aime plus que tout.

Pour décrire le glissement progressif des événements, on doit dès lors choisir soigneusement nos mots, ils nous engagent. Ainsi, un adepte de Charcot y verrait sans doute un cas typique d'hystérie. Le nom de Freud ne vient même pas à l'esprit tant les manifestations corporelles du dérèglement de la jeune femme s'inscrivent dans l'imagerie clinique née avec les photographies du célèbre neurologue de la Salpêtrière, comme si, en ce monastère, le temps avait été figé il y a plus d'un siècle et que ni la psychanalyse ni le communisme n'avaient pénétré de leurs lumières et de leurs ombres ce coin reculé de la Roumanie.

Tout autre est la vision que portent les habitants du lieu, désemparés qu'ils sont par les cris, les convulsions d'Alina, son refus de s'alimenter, ses manifestations spectaculaires à l'égard de certaines

pratiques religieuses. Au fil des mois se fait jour dans leur esprit une évidence, elle est possédée. Si le malin habite son corps et dans la mesure où elle ne veut pas quitter les lieux, il faut l'exorciser, mais en faisant attention que cette affaire ne transpire pas à l'extérieur. Les paysans alentour viennent régulièrement suivre la messe et la communauté doit contraindre physiquement la jeune femme pour éviter tout scandale. Les sœurs ne le font pas de gaieté de cœur. Elles ne sont pas dénuées d'humanité et on les sent partagées sur le fait de devoir bâillonner ainsi la jeune femme pour étouffer ses cris, de l'attacher à un brancard improvisé dont elles ne semblent même pas voir qu'il a la forme d'une croix. Mais c'est au nom du bien et de Dieu. Le prêtre se plonge dans de vieux manuels pour trouver les formules adaptées à un exorcisme en bonne et due forme.

Ce n'est que quand l'affaire tourne mal, que ces religieux se retrouvent tels des citoyens ordinaires, des justiciables comme tout un chacun, confrontés à des médecins d'hôpitaux pragmatiques et à des policiers rationnels, que nous comprenons combien nous étions à deux doigts de suivre la pente d'un récit de possession. Mais nous ne sommes pas chez Ken Russell, ni chez Dreyer. La fin, le retour à une réalité laïque et prosaïque dont l'horizon nous avait quasiment échappé, se révèle alors particulièrement cinglante qui renvoie cette fiction dans les ténèbres de l'obscurantisme.

Une autre lecture est possible, celle d'un affrontement amour contre amour, foi contre foi. Dans quelle mesure la façon dont Voichita se tourne vers Dieu n'est-elle pas une manière d'échapper à la peur confuse que lui inspire la passion inaltérable qu'Alina lui porte? Le comportement suicidaire de cette dernière peut être entendu comme le sacrifice qu'elle s'inflige, la preuve d'un amour absolu, la démonstration que la force de son sentiment terrestre a plus de poids et d'intensité que n'importe quel engagement religieux. Si croyance il y a, elle réside dans cette foi d'un amour au-delà de tout, un amour fou dont seule la mort peut délivrer dès lors qu'il ne peut être vécu. 

Roumanie-France-Belgique, 2012. Ré. : Cristian Mungiu. Scé. : Mungiu d'après Tatiana Niculescu Bran. Ph. : Oleg Mutu. Mont. : Mircea Olteanu. Int. : Cosmina Stratan, Cristina Flutur, Oleg Mutu, Valeriu Andriuta, Dana Tapalaga. 150 minutes.